

# Les lettres trouvées de Phobós

## Première lettre trouvée

Depuis quelques jours, je me sens suivi. J'entends des pleurs, des chuchotements juste à mon oreille. Mais, quand je me retourne, il n'y a plus personne. À plusieurs reprises, j'ai cru apercevoir la fuite d'une forme désarticulée. La dernière fois, je ne sais pas pourquoi, j'ai pensé à Amal. J'ai voulu l'appeler mais je n'ai pas réussi à prononcer son nom. C'est en la cherchant que j'ai trouvé des feuilles de papier abandonnées près d'un tas d'ordures. J'ai commencé à t'écrire avec son fantôme à l'esprit. Je sens que nous arrivons à la fin de notre voyage.

Tu me lis mais je ne te connais pas. Je ne sais pas non plus quand tu trouveras mes lettres. Ce que tu auras connu. Ce qui doit être dit. Je ne sais même pas si j'aurai assez de papier. Ici, nous avons peu de choses. Vois-tu, où je suis, même les rêves font défaut. C'est ironique : je suis parti pour ne pas mourir de mes rêves, les mêmes qui me manquent aujourd'hui. Et toi, est-ce que tu étais là quand c'est arrivé ? Est-ce que tu te souviens de ton premier cauchemar éveillé ?

J'ai un souvenir très clair du mien.

Il est tôt. Comme tous les matins, je cours au bord de l'eau. Puis, je m'assois dans la lumière. Je ne pense à rien. Je regarde la mer, ses vagues régulières. Le monde n'est plus que trois lignes. Une ligne de ciel. Une ligne d'eau. Une ligne de sable. Jusqu'à ce qu'apparaisse, dans le coin de mon œil, une forme ronde et noire. Je n'arrive pas à comprendre tout de suite ce qu'elle est mais elle s'accroche, obstinée. Je finis par la reconnaître comme étant un chapeau de laine sous lequel marche un homme en costume sombre. Il voudrait que je le regarde. Je résiste et j'ai de plus en plus de mal à respirer. L'homme continue d'avancer. Au loin, une sirène d'alerte se déclenche. Elle est dissonante, c'est insupportable. L'homme s'approche toujours plus. La mer se gonfle, se transforme en muraille liquide, détruisant l'horizon. Et lui est si proche que mes os sont traversés par les vibrations de son rire de cailloux, mêlées aux cris ondulés de la sirène. À cet instant, je ne vois plus de vagues. Je ne vois plus qu'une porte ronde et noire. Je pleure et mes larmes restent suspendues à la peau de mon visage. Enfin, un clignement des yeux, un battement de cils et la mer est à nouveau calme. Il n'y a plus ni porte, ni homme étrange.

C'est comme ça que tout a commencé pour moi. Je te raconterai peut-être d'autres cauchemars mais j'ai peur de ne jamais entendre les tiens.

## Deuxième lettre trouvée

J'ai dû m'arrêter de t'écrire. Je n'arrivais plus à me concentrer. Cela m'arrive de plus en plus souvent. Fhionn et moi sommes à Phobós depuis plusieurs semaines. Des six du départ, il n'y a plus que nous deux. Ce n'est pas facile à dire, mais c'est sans doute mieux comme ça. Nous nous sommes mêlés aux habitants de Phobós sans les alerter. Au début, nous avons hésité, cherché un moyen de pénétrer son enceinte sans éveiller ses gardes. Puis, nous avons compris. Personne n'est jamais empêché d'entrer. Les gardes veillent à ce que personne ne sorte. Postés tous les vingt mètres, ils se tiennent debout sans un bruit. Ce sont des ombres aux yeux de verre. Parfois, elles s'affaissent et disparaissent sans avoir jamais prononcé un seul mot. Une autre vient alors la remplacer.

Nous avons trouvé une maison. Elle est faite de murs gris et humides. Elle n'a pas de toit et ses fenêtres sont sans vitre. Ce n'est pas une maison qui abrite. D'une certaine manière, elle ressemble à celle que nous habitons à la surface sauf qu'on n'y raconte aucune histoire. Je repense souvent aux légendes que Nilsen nous murmurait chaque soir, là-haut. Une nuit, après la lecture d'un vieux livre qu'elle trouvait savant et, nous, incompréhensible, elle avait été persuadée de l'existence d'une carte menant à un maelström monstrueux. Son énergie était décrite comme si formidable qu'il ne pouvait être que la source de la longue fin de notre monde. Alors, l'aube venue, nous sommes partis à sa recherche. Ainsi était notre monde. Tellement dévasté que des histoires chuchotées étaient ce que nous avions à offrir de mieux.

On peut voir l'Usine à travers les ouvertures de notre maison. Je reste souvent devant la porte pour observer les habitants de Phobos. Nous les appelons les damnés car ils ne vivent que pour elle. Imagine une tour sans fin, parfaitement ronde et parfaitement noire, si haute que son sommet se perd dans l'obscurité. Quand ses mécanismes se mettent en marche, elle produit une cacophonie effroyable et désorganisée. C'est un cœur titanesque aux battements chaotiques. Quant aux damnés, ils n'ont que deux activités : se compacter en nuées de corps marchant vers elle ou attendre seul contre un mur, dans un coin, que ce soit l'heure de s'y rendre. Là aussi, j'ai parfois l'impression que les réalités du monde d'en haut et de celui d'en bas se superposent. Notre vie était-elle si différente à la surface ?

## Troisième lettre trouvée

J'ai du mal à t'imaginer. Tout à l'heure, j'ai pensé que tu serais peut-être un enfant des Temps Finis et que tu ne connaîtrais pas les rêves sauvages. Est-ce vrai ? Est-ce qu'on t'a déjà raconté ou est-ce que personne ne t'a jamais rien dit ? Tu dois comprendre que nous étions extrêmement vulnérables. Après mon épisode de la plage, les rêves éveillés se sont multipliés. Pour moi et pour les autres. En quelques jours, ils proliféraient. Toute personne vivante rêvait sans contrôle dans une litanie de stupéfaction, de hurlements, de suffocation, puis de prostration. Partout. Tout le temps. Dans les habitacles de nos voitures, les cubicules de nos bureaux, les pods de nos centres commerciaux. Ça n'avait rien à voir avec une épidémie de folie. Le sommeil ne jouait simplement plus son rôle et n'apportait aucun repos. Les nuits étaient les plus redoutées car tout y était plus fort. Les réveils se faisaient dans un brouillard à peine dissipé de terreur qui nous accompagnait en filament durant le jour. Ce fût un anéantissement de nos vies égalitaire, explosif et meurtrier, sans héros, sans remède, sans plan, sans diplomatie.

Pourtant, le chaos n'a pas duré. Par réflexe, nous avons cherché à l'expliquer. Nous avons compris que les rêves étaient plus intenses dans certains lieux. Il y a ceux dont nous connaissions l'horreur et ceux pour lesquels nous n'avions que des soupçons. Nous les avons identifiés et nous les avons marqués. Désormais, nous pouvons les éviter et, puisque personne ne voulait plus y vivre, ils ont été oubliés. Petit à petit, nos rêves se sont faits moins brutaux, la fatigue moins absolue. Tels des colons de la Lune terraformant leur atmosphère, nous avons donné une nouvelle forme à nos vies, pesante et silencieuse. Une forme faite d'économie de nous-mêmes. C'est là que nous sommes entrés dans les Temps Finis. Finis, car nous savions que tout s'arrêterait bientôt malgré nos efforts.

## Quatrième lettre trouvée

J'écris beaucoup mais je vois bien que je perds le fil. La fatigue m'oblige à couper mon récit. Les pas des damnés sont la seule musique qu'il nous reste. Je m'en suis rendu compte il y a quelques jours. Une nuée venait de passer. Les pompes irrégulières de l'Usine ne s'étaient pas encore activées. Fionn

était étendu sur le sol de la maison, les yeux vides. En haut, il avait l'habitude de chanter et de jouer du violon.

« Il n'y a jamais de musique ici. Fhionn, pourquoi tu ne chantes pas ?

— Je les ai oubliées.

— quoi ?

— les chansons.

— Tu pourrais siffler un air ? »

Il s'est relevé et s'est assis en tailleur. Ses lèvres et sa langue ont tenté quelque chose. Rien ne s'est passé.

Quand nous sommes partis à la recherche de la carte menant au maelström, il était le plus enthousiaste d'entre nous. C'est lui qui a eu l'idée de chercher dans les anciens bâtiments de conservation des connaissances. Il nous a suffi de quelques mois pour la trouver. Peut-être que si nous avions été moins épuisés, peut-être que si nous avions moins aimé Nilsen, nous nous serions posés plus de questions sur cette réussite.

Nous l'avons trouvée dans une faculté de médecine abandonnée. Parcourir ses couloirs rongés par le délabrement, c'était se replonger dans des méandres d'hallucinations. Agrippés les uns aux autres, nous avançons lentement entre ses murs, régulièrement arrêtés par des cauchemars maladroits. Fhionn a rêvé être un corps disséqué, criant sa conscience à des chirurgiens masqués. Amal a gémi de longues minutes submergée par des humiliations dont elle n'a rien voulu dire. Quant à moi, je n'oublierai jamais le laboratoire, avec ses cages vides et grises, et les singes et les rats avec leurs électrodes, qui me mordent, et moi qui supplie pour qu'ils arrêtent.

Malgré tout, nous sommes allés au bout de cette divagation.

La carte était posée sur un rayonnage de l'ancienne bibliothèque universitaire, une étiquette délavée indiquait encore « Métabolisme et nutrition ». Il n'y avait aucun livre. Juste la carte. Je me souviens que nous étions incrédules, que nous avons ri. Je nous revois parcourir chacun notre tour ses motifs du bout de nos doigts, appréciant son contact étrangement organique, sa douceur de viande mûrie. Je me suis retourné pour sourire à Nilsen. Je voulais qu'elle soit fière de moi mais elle avait fermé les yeux et s'était assise. Elle refusait d'y toucher. Elle marmonnait que le maelström n'était qu'un abîme de plus, que la carte était une peau humaine, que son odeur était celle du sang. Elle était un sac de sanglots tombé sur une chaise.

Nous avons pris la route pour le maelström, en direction du Nord. Nilsen n'est pas venue.

## Cinquième lettre

Hier, nous sommes allés devant l'Usine. Nous avons attendu que le matin arrive avec sa foule de damnés et nous nous y sommes glissés. Aussitôt, nous avons été absorbés dans les percussions de ses pas. J'ai perdu Fhionn de vue. J'ai perdu la vue. Mon monde n'était plus qu'un dos gris et voûté, celui du marcheur à ma gauche, de la marcheuse devant moi. Je ne sentais plus l'air aller et venir dans mes poumons. Je devais bien respirer...seulement ça ne me faisait plus rien. Le fracas de la machinerie de la tour-usine était mon seul guide. Un unisson pour nous assourdir.

Soudain, nous étions à nouveau deux, Fhionn et moi, devant la tour noire sans porte et sans fin. À ce moment précis, rien n'était plus désirable que de la toucher. Nous avons posé nos mains sur ses parois. Elles semblaient traversées d'un fluide chaud qui circulait à chaque seconde de plus en plus rapidement. Nos corps ont été envahis par un vrombissement. Celui-ci a duré plusieurs heures. C'étaient les mêmes sensations que j'avais connu avec la carte, en plus fort.

Je dois t'avouer que durant notre voyage, je ne pensais qu'à elle. Je la regardais longtemps. Il était difficile de ne pas vouloir la toucher. Plus nous avançons, plus elle retrouvait une forme de tiédeur. Dans les moments de lumière, j'imaginai qu'elle était faite de la peau d'un prophète nous guidant dans les Temps Finis. La nuit tombée, elle devenait celle d'un prisonnier, sélectionné pour ses qualités dermatologiques, puis exécuté. En chemin, nous avons connu la violence et le deuil. Elle frémissait à chaque fois.

L'emplacement du passage pour le maelström était indiqué par le symbole d'une barque. Pourtant, l'entrée était souterraine. Les rares habitants de la région l'appelaient simplement *brønnen*, le puit. Ce n'était qu'un puit de pierres sombres ou personne ne venait jamais tirer de l'eau et où personne n'aurait jamais eu l'idée de mettre un puit. Il était pourtant là, au pied d'une falaise de granit, sur une plage de roches coupantes. À cet instant, aucun « tourbillon », aucune « prodigieuse bande d'écume », aucun « terrible entonnoir », comme raconté dans cette histoire des temps d'avant, ne troublait la surface de l'eau. Je me rappelle l'odeur de sel entêtante, les vagues et la brume formées par les embruns. Je me rappelle le poids de la mer sur nos esprits. Nous étions là et c'était ce que nous voulions.

La descente

A

Duré

L'éternité

.

Si longtemps...

... que nous étions perdus au fond de nous-mêmes. Sans lumière pour nous voir. Sans parois à toucher pour nous rendre plus réels. Nous étions dans un boyau d'infini, digérés lentement par l'obscurité.

Quand Amal est tombée, nous avons pleuré mais nous ne nous sommes pas arrêtés.

Quand nous avons rejoint le sol, je crois avoir demandé à haute voix « Pourquoi le corps d'Amal n'est pas là ? » Nous n'avions pas de réponse et notre mission était tout. Alors, nous nous sommes avancés. L'espace devant nous s'ouvrait sur une cavité gigantesque. Nous marchions en silence sur de l'obsidienne. L'air était plein de souffles rauques et chauds, s'essuyant sur nos visages. Au fond, la cavité plongeait profondément. Un nouveau gouffre s'annonçait par un halo immense, traversé d'arcs électriques erratiques. Dans cette matière vivante, quelques pas et nous avons parcouru plusieurs kilomètres. Quelques minutes et des heures s'étaient écoulées. C'est au bord de la falaise que nous l'avons découverte : la cité de Phobós.

Voir Phobós pour la première fois, c'est être à la limite d'un précipice. Tu ne veux pas être si proche du vide, tu ne veux pas de cet étourdissement. Mais elle te tire à elle. Elle n'est pas une tentation. Elle est une force universelle. Tout ton être penche vers la chute, vers le fracassement de

tes os, plus bas. Tu peux déjà entendre le son des fractures. Oui, c'est ça, voir Phobós pour la première fois.

Crois-moi, si tu la vois, c'est qu'elle te voit aussi.

## Dernière lettre

Aujourd'hui, Fhionn a disparu. Il a quitté la maison sans dire un mot. Est-il retourné à l'Usine ? Est-ce pour ça qu'elle mugit plus fort ? A-t-elle eu ce dont elle avait besoin ?

Il faut que tu comprennes : Nilsen s'est trompée. Notre mission est un échec. Nous n'avons découvert aucun secret de Phobós. Pourtant, elle nous a dépouillés de tous les nôtres. C'est elle qui nous a trouvés. Je crois que c'est ce qu'elle voulait depuis le commencement : un passage pour notre monde qui soit plus grand. Ici, il n'y a ni rêve ni cauchemar car c'est là qu'ils naissent pour être déversés sur nos nuits. Le maelström ne détruit pas notre monde. Il le manufacture jour après jour, nous renvoyant ce que nous sommes. Bientôt, tout sera bien pire. Tu verras les océans de tourbillons. Tu les verras venir de loin. J'imagine que tu paniqueras. Tu te mettras sans doute à courir et à crier. C'est ce que tu fais déjà, mais lorsque la tour surgira de son trou, tu seras englouti. La peur aura une forme nouvelle. Celle d'une personne que tu ne connais pas mais qui ressemble à quelqu'un que tu auras déjà vu. Phobós a peut-être toujours été notre monde.

J'arrive à la fin de mon papier. Je n'en trouverais pas d'autre. De toute manière, il n'y aura plus rien à dire. Je pense à un homme mort depuis longtemps. Il écrivait « *que celui qui lutte avec des monstres veille à ce que cela ne le transforme pas en monstre* ». Il disait aussi que « *si tu regardes longtemps au fond de l'abîme, l'abîme aussi regarde au fond de toi* ». Demain, je chercherai mon dernier compagnon dans les nuées.

<https://lettresdephobos.com/>